



Remplissez d'eau vos verres. Et jamais vous n'écrirez rien de sage, car la bière est le cheval du Parnasse qui emporte le poète vers les cieux... (Épicure)

#### Ami lecteur,

Bienvenue sur l'édition papier du Zinc, média collectif qui puise à peu près à toutes les sources, entre journalisme, photographie, vidéo, écriture.

Le Zinc, ce n'est rien d'autre qu'une modeste production artisanale, à l'heure des "fermes" industrielles... dont le flot continu d'images uniformes fatigue la pensée et l'imaginaire.

En parlant de la ville, de paysages urbains, de lieux de vie singuliers, ou de personnes, d'écrivains et de leurs trajectoires, le Zinc souhaite proposer une production qui sorte de l'ordinaire.

Après la mise en place du site internet du zinc (<http://zinc.ouvrir.info>), qui permet de bénéficier de la souplesse des publications en ligne, nous avons voulu porter quelques unes de nos publications sur papier ;

Ce numéro est tout particulièrement dédié à la photographie de Paul Szarkan, dont le travail nous a semblé valoir le coup de chapeau. En espérant que vous l'appréciez autant que nous !

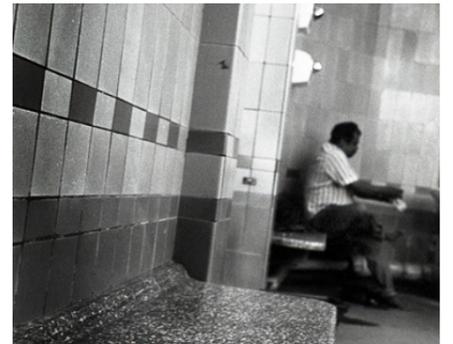
\* \* \*

#### Le Zinc c'est :

- \* Karima Baraq
- \* Maria Lascaris
- \* Mathieu Monceaux
- \* Julie Morange
- \* Mathilde Nègre
- \* Eric Scavennec
- \* Paul Szarkan
- \* Omer Weil

### Bains douches : un contre-espace

Les bains douches municipaux pourraient apparaître comme des lieux désuets, ou marginaux. Ils accueillent pourtant à Paris près d'un million de visiteurs par an. Ce « contre-espace » s'ouvre sur un ailleurs social, spatial et temporel ; Images à l'appui, Paul Szarkan nous livre son point de vue de photographe sur cet espace, et son ambiance tout à fait particulière ; **par Maria Lascaris, Paul Szarkan**



### Expériences de la ville

Les images du photographe font du sujet de la photographie un sujet impalpable. Car le spectre qu'une photographie enregistre fait fuir la réalité du phénomène, mais crée une présence. Parcourir des images, les commenter c'est moins tracer des lignes de sens, opérer des percées hors cadre, qu'écouter ce mutisme propre aux photographies et le secret qui s'y rattache ; **par Omer Weil, Paul Szarkan**



### Tropique du Cancer d'Henry Miller

Henry Miller l'écrivain, le viveur, incarne l'athlète, la bête. Ce qui le taraude n'est pourtant rien que la faim qui secoue son ventre balant et qui est comme un grouillement, attaquant son fantastique corps. Ce géant nous dit-il est aussi un lâche, un zéro ; la force qui le traverse est plastique car avec lui, l'écrivain n'est plus ou plus seulement l'incarnation de l'Individu ; **par Bertrand Darné, Omer Weil**



#### Métamorphoses urbaines, paysages des franges

Lentement ou brutalement, les villes se transforment ; les lieux, les rues, les atmosphères se font et se défont. La photographie en témoigne.

#### Presto, ou l'usine absente

Dans l'usine, les ouvriers, les gestes réglés sur le rythme des machines, emballent et trient des magazines. Se révèlent des visages d'hommes et des présences singulières. (Documentaire, 14mn, France, 2008 ; Réalisation Mathilde Nègre)

#### Photojournalisme(s)

« Voir la vie ; voir le monde ; être le témoin visuel des grands événements [...] voir et prendre du plaisir à voir ; voir et être ébahi ; voir et apprendre ; ainsi voir et être montré sont-ils maintenant le vœu et la nouvelle attente de la moitié du genre humain » Henry Luce, créateur de Life (1936).

#### La forme d'une ville

Le livre de Julien Gracq présente une collection de souvenirs, et d'impressions de l'auteur liés à la ville de Nantes. L'hétéroclite qui compose cette collection, ce sont ses rues, ses boulevards, ses quartiers, ses vues urbaines comme ces paysages intérieurs qui prennent place dans son moi intime.

*Des textes à lire, entre autres, sur [zinc.ouvrir.info](http://zinc.ouvrir.info)...*

# Les bains douches #

Il y a encore peu, avant 1970, les salles de bains individuelles étaient encore rares dans la capitale. Les bains-douches municipaux faisaient toujours partie intégrante du quotidien des parisiens. Aujourd'hui, les bains-douches apparaissent comme une fracture dans l'univers symbolique urbain du confort moderne.

Les bains douches restent encore aujourd'hui assez fréquentés par les parisiens. Ce phénomène ne manque pas de provoquer la surprise, voire l'« inquiétude » pour le monde.fr, qui publiait en 2005 un portfolio sur « *le succès inquiétant des bains-douches municipaux* ».

Les bains-douches à destination du grand public ont pourtant, depuis plus d'un siècle, fait partie de la vie quotidienne des parisiens. Leur histoire commence dès 1898 des bains douches dits « de propreté », à travers « l'œuvre parisienne des bains douches à bon marché ». Ces grands bâtiments de brique rouge étaient alors l'instrument des politiques de « salubrité publique » de la Ville de Paris.

Dans la première moitié du XXe siècle, la construction de nouveaux bains à Paris répond tant au développement des thèses hygiénistes que de celles du « socialisme municipal ». Ils font l'objet d'un double discours : Ils permettent de contribuer à la « salubrité publique » tout en garantissant une (bien relative) égalité devant l'hygiène et le sport (avec les piscines qui leur sont associés). Ceux-ci n'étant plus réservés à une élite mais à l'ensemble de la population.

Ce « socialisme municipal » fait écho au « socialisme utopique », celui des phalanstères. Précurseurs des « grands ensembles » destinés à loger les populations ouvrières, les bains, lavoirs, cuisines et autres installations collectives, ils devaient permettre de garantir aux ouvriers les conditions de confort, de salubrité que la bourgeoisie pouvait s'offrir par l'argent (luminosité des appartements, circulation de l'air, accès à l'eau potable à chaque étage).

Les bains-douches sont aujourd'hui dévolus au « traitement de l'urgence sociale ». Mais, contrairement à ce qu'indique une vision fantasmagorique de cet ailleurs social (qui semble avoir inspiré le portfolio l'édition électronique du *Monde*), les bains ne respirent pas la misère : il y règne en fait un sentiment de calme, ainsi qu'un silence à peine troublé par le bruit de l'eau qui s'écoule.



# Écritures photographiques

Les images du photographe font du sujet de la photographie un sujet impalpable. Car le spectre qu'une photographie enregistre fait fuir la réalité du phénomène. mais crée une présence. Parcourir des images, les commenter c'est moins tracer des lignes de sens, opérer des percées hors cadre, qu'écouter ce mutisme propre aux photographies et le secret qui s'y rattache. Les photographies sont portées par un mouvement de recherche, qui inquiète et qui dénoue les choses en les dissolvant dans le grain fasciné d'une image-sensation.

**La photographie peut se loger là où le regard ne se fixe pas.** Il s'agit alors de faire surgir un refoulé de la ville, dessiner en creux une image qui fait apparaître ce que nous ne voyons plus. La ville apparaît ici comme un décor de théâtre. Où mènent ses passages cloutés ? Où vont ces deux personnes qui s'enfoncent dans un plan sans profondeur comme pour disparaître à jamais ? L'image semble mentir... Nous voyageons dans un théâtre fait d'ombre et de lumière.

Les plans écrasés, l'aspect désertique de la ville que ne trahit pas la présence des deux personnes, le jeu de symétrie, le contraste brutal entre les pans blancs et noirs de l'image, tout participe à faire de ce fragment de ville un lieu fascinant, pouvant être investi par l'imaginaire. Avec cet ordre trop parfait pour qu'il ne soit irréel, cette image est comme une flânerie surréaliste qui nous restitue la part belle de la desert city lorsque le flâneur s'apprête à regarder de manière neuve le lieu de théâtre quotidien de ces allées et venues.



**Dissolution des formes des figures, la vision est comme démise des lois de l'habitude et précipitée à grande vitesse.** Avec la maîtrise du flou qui embue les visages, la dissolution des formes, le clignotement des blancs, c'est à une atmosphère de liesse mentale que la photographie invite. Deux personnes apparaissent avec des têtes flottantes déformées, qui semblent saisies par des tressaillements nerveux et sont fichés sur des corps restés dans l'ombre. Pourtant il est bien une troisième personne, en position centrale, qui présente un visage au photographe.



Ou plutôt, au lieu d'un visage, une tête figée dans l'immobilité de ses traits ; un crâne granitique qui, par son air absent, menace l'atmosphère électrique du lieu. Parmi ses mouvements, cette vitesse, le masque mortuaire finit par apparaître, l'expression catatonique d'une masse presque animale qui n'exprime rien sauf sa raideur cadavérique et son absence de prise sur la réalité humaine qui l'entoure.

**L'intensité de la photographie jaillit d'un ordre strict de composition.** Mais cet ordre tire sa force d'une ambigüité. Grâce au grain particulier de la photographie et à la prise de vue, la monumentalité du bâtiment paraît irréaliste. Au premier abord, il est difficile de cerner si la photographie est prise en plongée ou en contre-plongée.

Enfin, que sont ces petits traits noirs qui clignotent sur le deuxième tiers de l'image et qui semblent menacer de leur vie microscopique le bâtiment de brique ?

Ce sont des traces de pas dans la neige. Formant des courbes inquiétantes, pullulant aux alentours de l'immeuble, elles semblent animées d'une vie d'insecte, et poussées par le désir de détruire dans un immense bruissement les hautes villes humaines.



# Des livres, des écrivains

« La tératologie (du grec τέρας, monstre et logos, science) est l'étude scientifique des malformations congénitales. Elle est l'étude des monstres, ce terme étant ici à prendre selon sa définition dans les sciences de la vie (être vivant présentant une importante malformation). Il vient d'ailleurs du latin monstrum qui signifie « prodige ayant une valeur de présage », du fait de l'interprétation qui en était faite. » En guise de tératologie nous vous proposons une galerie monstrueuse de textes et d'écrivains désaxiomatisés.



## Tropique du Cancer d'Henry Miller

Henry Miller l'écrivain, le viveur, incarne l'athlète, la bête. Ce qui le taraude n'est pourtant rien que la faim qui secoue son ventre ballant et qui est comme un grouillement, attaquant son fantastique corps. Ce géant nous dit-il est aussi un lâche, un zéro ; la force qui le traverse est plastique car avec lui, l'écrivain n'est plus ou plus seulement l'incarnation de l'Individu ; il devient un « spectre affectif », à l'écoute du monde, transfiguré par la lumière de ses visions, bombardé par les atomes de mots qui s'agitent en tous sens.

S'il est un auteur qui s'affiche dans toute sa virilité, c'est bien Henry Miller. Pourtant, Gilles Deleuze a parlé à propos du style d'Henry Miller d'une langue « contaminée » par un « devenir-femme ». En effet, la recherche stylistique de l'écrivain ne porte plus sur la maîtrise de la syntaxe ou même sur l'empreinte singulière qui caractériserait sa phrase.

Elle apparaît plutôt dans les multiples radiations qu'il insuffle au langage et dans le grouillement microscopique des mots qui donne à voir un désir complexe, toujours évanescent, horizontal, un peu à la manière de Virginia Woolf.

Du Paris des années 30 qui symbolise aux yeux de l'américain le vieux continent, il ne reste pas grand chose. Un peuple grimaçant, des lumières surréelles. Une des ambiguïtés du narrateur est de véhiculer des lieux communs sur les juifs, les miséreux, les prostituées, traités comme des parias, tout en montrant la fascination, le profonde attirance qu'ils exercent sur lui.

Tropique du Cancer est, si l'on veut, un hymne à la santé, au voyage, à la sexualité virile. Mais c'est pour la seule raison que ce livre porte en son sein les vices qui ruinent ce beau corps et ce Paris en papier. La maladie, la douleur, le froid sont inscrits sur tous les fronts, sur toutes les rues à peine effleurés par l'écrivain, et la vie lutte, et l'anormalité résiste.

Bien qu'il soit très pauvre, le narrateur de Tropique mène des dépenses somptueuses. Le manque de tout finit par se muer en un luxe royal.

Le narrateur, jamais aussi bien loti qu'entre les jambes des prostituées, s'exprime dans un ton cru, obscène volontairement scandaleux, provocateur.

Le livre est un véritable cataclysme car l'écrivain veut à tout prix maintenir un souffle de liberté. Il use du réalisme le plus sombre, raconte froidement ses conquêtes en série et exprime l'utilitarisme le plus cynique de ses requêtes. L'humain, réduit à ses besoins les plus élémentaires est un automate.

Mais il continue à souffrir et se loge, pour vivre pleinement, dans des interstices qui s'ouvrent sur de larges pages de création. Depuis la béance de ses plaies, le narrateur s'engouffre ainsi dans un monde souterrain rempli de fantasques visions.

L'on ne retient rien si l'on passe trop vite sur cet univers qui émerge, jusqu'alors inconnu, microscopique, qui est comme composé d'animalcules, de vers, de

pustulences, de maladie mais aussi de lumière et de joies, qui charrie les eaux usées de la misère, si l'on s'effraie enfin du climat tropical qui règne au milieu du grand froid de Paris.

Il y aurait comme deux Henry Miller ; un Henry Miller optimiste qui raconte ses aventures, joue à l'artiste viril, bohème, à l'américain à Paris. Un autre ferait de la poésie surréaliste tout en la mêlant à une vision amère du monde. En réalité, ces deux figures de l'écrivain sont indétachables. Il faudrait plutôt percevoir son roman à plusieurs échelles.

Je serai bien tenté de faire de l'appétit de vivre toujours souverain chez Miller, la marque de l'unité du livre. Tropique parcourt cet appétit en décrivant les besoins les plus essentiels de l'homme, comme les désirs les plus subtils de la machine d'écriture et de vie.

Tropique du Cancer mène au nom de ce désir de vivre de multiples combats : contre la mort et la mièvrerie, contre le corps glacé de l'Occidental, contre l'indifférence humaine ou son empathie idiote ; ce livre remue les impulsions de l'homme, les travaille au corps, les questionne, les aiguise, les transperce de la pleine lumière que l'ombre marécageuse de son roman laisse filtrer.

Henry Miller marque alors un détachement vis-à-vis de son époque qui est rare, comparable à celui de D.H. Lawrence. Ce détachement ne signifie nullement indifférence.

Les événements extérieurs glissent à la surface du roman. Ils ne sont en rien des accidents de l'être. Même les plus infimes, les plus intimes sont pour Miller impersonnels, généraux sans être abstraits. Telle est la raison de la posture anti-humaniste de l'auteur. Son œuvre ne fait pas de l'humain le centre de l'univers. Elle propage, parcourt le réel et le porte à un degré d'incandescence.

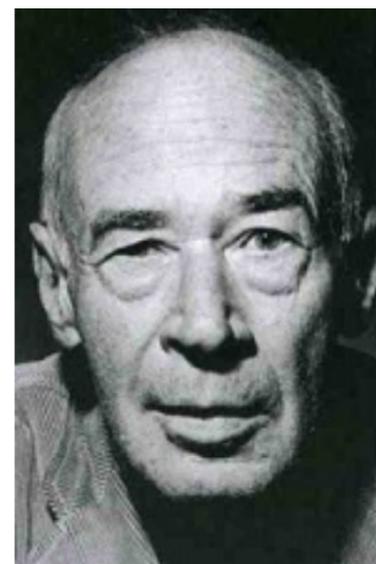
Dans des pages magnifiques, l'auteur glorifie ainsi l'inhumanité comme un damné pris par les flammes; il capte toutes les forces du monde et les déchaîne, pour nous faire parvenir à une extase où seule la brûlure reste, la brûlure qui s'empare du corps, la fièvre qui s'empare des couleurs et des sons. Pour nous maintenir dans ce monde en perpétuelle mutation, qui absorbe ou gangrène la nouveauté, pour nous faire voir de la vie ses perpétuelles métamorphoses, et de la maladie ce qui se confond avec l'homme, Henry Miller se jette comme dans un train

qui traverse le monde à toute vitesse et présente la réalité à travers le prisme de sa violence (comme dans la prose du Transsibérien de Cendrars que l'auteur adorait).

La vie invente sans cesse de nouvelles formes, ne se stabilise jamais dans une espèce ou dans un type ; aussi le lyrisme d'Henry Miller fait du devenir la puissance maîtresse d'une écriture souple qui conjugue vie pensée et poésie et nous porte de l'avant dans un délire cosmique digne d'« Au dessous du volcan » dont on peut reprendre la réflexion suivante de son auteur, Malcolm Lowry, pour l'appliquer en retour à Tropique du Cancer :

« Le roman peut être abordé comme un simple récit dont on sautera certains passages à son gré, ou comme un récit d'autant plus profitable qu'on ne sautera rien. Il peut aussi être abordé comme une sorte de symphonie, ou encore un opéra - voire un soap opera de cow-boys. C'est une musique syncopée, un poème, une chanson, une tragédie, une comédie, une farce, etc. Il est superficiel, profond, divertissant et ennuyeux selon les goûts. C'est une prophétie, une mise en garde politique, un cryptogramme, un film grotesque et un graffiti sur un mur. On peut même l'envisager comme une sorte de machine : ça marche aussi, vous pouvez me croire, j'en ai fait les frais. »

Omer Weil



<http://zinc.ouvroir.info>

Contactez-nous sur [zincjournal@laposte.net](mailto:zincjournal@laposte.net),  
Envoyez-nous vos avis, réactions, et propositions.